

Michel Régnier, Nicole Richard, Caroline Montpetit

Nicolas Tremblay

Number 124, Winter 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36610ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tremblay, N. (2006). Review of [Michel Régnier, Nicole Richard, Caroline Montpetit]. *Lettres québécoises*, (124), 37–38.



Michel Régnier, *L'Afrique en silence*,
Laval, Trois, coll. « Topaze », 2005, 200 p., 22 \$.

L'Afrique en nouvelles

Raconter la misère d'un continent sur le mode de l'empathie.

Dans *L'Afrique en silence*, Michel Régnier, documentariste et écrivain, signe six nouvelles qui situent chacune leur trame narrative dans un pays différent du continent noir : Afrique du Sud, Burkina Faso, Guinée-Bissau, Cameroun, Algérie et Soudan. Régnier — que je découvrais avec ce livre — semble créer ses œuvres au rythme de ses pérégrinations, comme en témoigne sa biobibliographie où, au travers de nombreux titres, figurent, en plus de l'Afrique, la Géorgie, les trois Amériques, le tiers-monde, l'Amazonie, l'Argentine, l'Inde...

AFRIQUE CHERCHE LECTEUR QUÉBÉCOIS ?

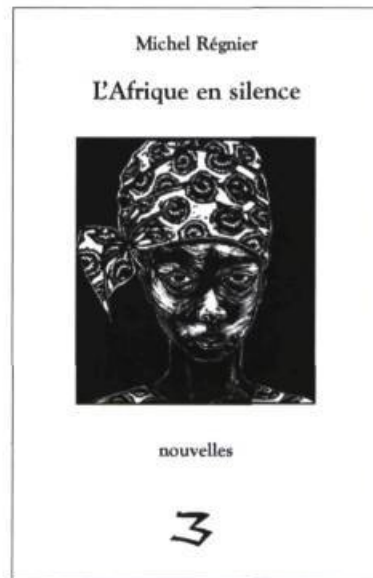
À moins d'être africanophile, le livre de Régnier nous renseigne beaucoup, ne serait-ce que sur le plan lexicologique. Sa lecture exige donc d'ouvrir souvent les dictionnaires. Mais les miens restaient muets à l'occasion, ici me manquait une référence, là un fait historique ne pouvait être vérifié. Le texte prévoit toutefois l'ignorance de son lecteur et l'insuffisance des dictionnaires en définissant à même son corps des termes propres à la culture africaine. Par exemple, on nous précise qu'une isangoma est une guérisseuse zouloue, qu'un Siya porc-épic est un sobriquet désignant un « grand bonhomme descendant de Melmoth », que des zineramba sont « des esprits du pays Bobo », que la Volta Noire est un autre nom du Bafing (rivière de la Guinée et du Mali, mais cela on doit le savoir ou l'apprendre soi-même), que le timchemt et le toub nomment respectivement le « pisé résistant et la briquette d'argile ». On doit aussi parvenir à situer un chapelet de lieux terrestres ou marins parfois connus et plus souvent méconnus, comme le Grand Durban, Umlasi, Kwamashu, Amatikulu, Samandéni, Bobo-Dioulasso, Dakar, Cap-Vert, l'archipel des Bijagos, etc. Lourd, étourdissant ? Un peu, à tout le moins pour un lecteur québécois de mon type (que je présume moyen, comme disent les statisticiens), qui trouve que la frontière entre l'utilité du documentaire et l'imaginaire de la nouvelle est mince chez Régnier, à la fois guide touristique et prosateur.

ŒUVRE HUMANITAIRE

L'Afrique de Régnier est celle, récente, de la décolonisation. Par exemple, l'histoire de la première nouvelle (qui est, à vrai dire, un récit), « La huppe (Afrique du Sud) », débute avant et se termine après l'apartheid. De l'extrême sud du continent, on se rend à l'extrême nord, en Algérie, avec « L'anniversaire », où une famille progressiste est menacée par le fanatisme religieux. Toujours patronnées par un narrateur externe (c'est-à-dire un « il » impersonnel), les nouvelles de ce recueil ont majoritairement pour personnages principaux des femmes. Victimes parfaites des politiques patriarcales et tribales de l'Afrique postcoloniale, celles-ci servent toujours le déploiement d'une didactique humanitaire, comme dans cet extrait représentatif : « Et voilà qu'au réveil du naufrage, l'accueil d'une femme noire, probablement parmi les plus pauvres du continent maudit, superpose à ce cri



l'éblouissante image de la générosité. L'humanité de ceux qui n'ont presque rien, et le donnent spontanément. » (p. 113)



La prose de Régnier emprunte souvent ce registre fade de la bonté. Les narrateurs, sans doute des *alter ego* de l'auteur, éprouvent d'ailleurs une forte sympathie pour leurs personnages désœuvrés. C'est pourtant quand s'installe une rare distance que le texte se fait moins mièvre et donc meilleur, comme dans le conte humoristique « Une case modèle ».

Néanmoins, *L'Afrique en silence* reste une bonne lecture aux thèmes originaux. Régnier maîtrise son sujet et, bien que neutre et simple, son écriture se prête avec efficacité et limpidité à la prose narrative.



Nicole Richard, *Intra-muros*,
Québec, L'instant même, 2006, 96 p., 14,95 \$.

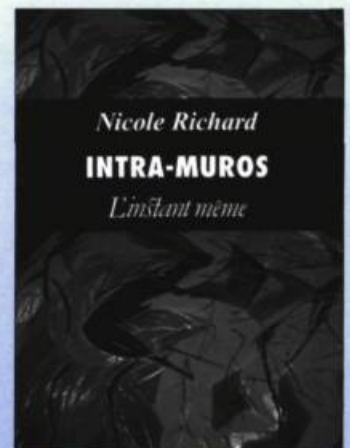
Folie et littérature

Narrer sa propre folie, est-ce possible ?

Poète, Nicole Richard a publié, depuis 1993, trois recueils de poèmes au Noroît. Avec *Intra-muros*, elle adopte la prose nouvelle dans un exercice de style qui laisse perplexe.

CORTÈGE D'ALIÉNÉS

Le titre du recueil de Richard, *Intra-muros*, donne le ton. Sur le plan de l'expression, l'emploi d'une formulation latine connote d'abord un souci esthétique. De plus, le sens du titre s'interprète à la fois littéralement (« en dedans des murs ») et au figuré (« en dedans de sa peau, de son corps »), puisque, comme on l'apprend par la suite, le contenu des nouvelles est essentiellement métaphorique. En effet, la langue de Richard n'est jamais à prendre au pied de la lettre. Le sens des nouvelles reste toujours incertain et



ouvert, à cause justement de cette surenchère métaphorique.

Un fil conducteur assez simple mais tenu est cependant perceptible. Il se résume même facilement : des fous racontent à tour de rôle leur enfermement dans un asile psychiatrique. *Intra-muros* n'est donc qu'une variation multiple (le recueil compte vingt-trois courtes nouvelles) sur ce seul thème. Avec ses pavillons et ses mornes couloirs, l'asile ou l'hôpital est un lieu clos, une enceinte fermée dans laquelle s'emboîtent aussi, pour le fou, d'abord une cellule puis, en dernier lieu, son corps. Ces éléments s'équivalent et se confondent dans le délire des nombreux narrateurs.

POINT DE VUE

À mon sens, une incohérence formelle gâche toutefois ce tableau. L'auteure Richard adopte dans toutes ses nouvelles ce qu'on appelle en narratologie une position ultérieure, c'est-à-dire que l'histoire se raconte au passé. Comme l'instance narrative dans *Intra-muros* est toujours le fou, à



NICOLE RICHARD

la fois personnage et narrateur, n'aurait-il pas fallu qu'il parle au présent et que la position temporelle soit plutôt simultanée? Autrement, si l'on établit une distance entre le temps de la narration et celui de l'action, cela présuppose une organisation et une analyse des événements passés. Les esprits perturbés et irrationnels des nouvelles de Richard devraient, en toute logique, en être incapables. En guise d'exemple, je vous renvoie particulièrement à la nouvelle « Exit » où ce problème est de taille.

La folie en littérature est un thème stimulant, le roman moderne y trouve sa source avec *Don Quichotte*. Cependant, faire parler le fou est une opération délicate, à moins, bien sûr, de l'être soi-même et d'écrire ses mémoires comme l'a si bien fait Schreber. Pour gagner une certaine vraisemblance dans cette expérience de la

plus pure altérité, Richard aurait dû employer le monologue intérieur de type joycien et s'inspirer de Beckett, surtout celui de la trilogie romanesque, le maître des voix désincarnées.

☆
Caroline Montpetit, *Tomber du ciel*,
Montréal, Boréal, 2006, 126 p., 17,95 \$.

De quelques thèmes actuels

Tomber du ciel est la rencontre de la littérature avec son envers, la bonne conscience.

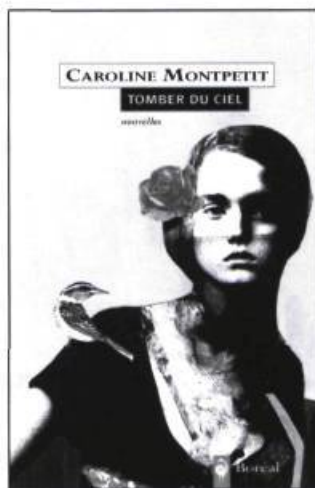
Journaliste au *Devoir*, critique littéraire, Caroline Montpetit publie son premier livre. Il s'agit d'un recueil de nouvelles sans prétention et dont le dépouillement (qu'annonce la quatrième de couverture) n'est même pas de l'épure mais de l'insipidité.

DES HISTORIETTES

Au total, *Tomber du ciel* compte onze nouvelles. Le recueil, peu inspiré, égrène des lieux communs comme s'il mettait en scène une comédie humaine, le génie de Balzac en moins. Voici donc, en ordre, quelques thèmes qui ponctuent l'ordinaire du recueil : une femme dans la quarantaine achète un chalet à un vieil homme qui lui raconte sa vie ; dérouter, un prisonnier ne goûte pas sa liberté et commet un crime pour retourner entre les murs ; un homme sombre dans l'enfer du jeu compulsif et perd tout ; incapable de faire le deuil de son enfant, un père alcoolique devient en plus toxicomane et kidnappe un gamin pour remplacer celui perdu ; une vieille frappée de sénilité finit ses jours dans un mouroir, ignorée de tous, mais il lui reste la musique, métaphore du paradis, etc. Bien sûr, il n'y a là que des contenus, des matériaux bruts, rien qui n'engage tout de go à la platitude. Soit, mais pour ne pas glisser sur cette pente, cher écrivain en herbe, n'expliquez pas tout, de A à Z, de



CAROLINE MONTPETIT



l'enfance à l'âge adulte de votre personnage, ses rêves, ses désillusions, comme si, vous prenant pour Dieu ou, pis, un psychologue, rien de la chaîne des causalités ne vous était inconnu.

LE CLICHÉ EST UNE MORALE

Effectivement, il y a beaucoup trop d'explications dans la prose de Montpetit. Ses phrases n'échappent d'ailleurs presque jamais à ce tic d'écriture, comme celles-ci : « C'était une idée de Laurent, ce mariage célébré à la campagne, au bord d'un petit lac. Il voyait là une métaphore de leur couple, qui se nourrissait d'espace et de grand air. » (p. 75)

Étroite d'esprit, la métaphore de Laurent n'est même pas l'occasion d'un trait ironique de la part du narrateur qui, obsédé par les poncifs, enchaîne avec les pensées de la femme qui voit, elle, dans le mariage, « l'occasion de nouer une boucle, de fermer le cercle des amours stériles, mort-nées, qui [ont] jalonné sa vie ». Après moult retours sur ces amours déçues, le texte intitulé « L'oubli » nous mène cahin-caha à sa chute : les futurs époux arrivent à l'autel, sereins. Montpetit-narrateur résume ainsi ce parcours : c'est « repren[dre] le chemin dicté par la société ». Mais cette ultime explication, transparente à un point tel que sa banalité aveugle, ne semble pas déranger l'écrivaine, simple porte-parole des consensus sociaux et du conformisme. Cela lui fera écrire ailleurs, sans même sourciller, que les joueurs dans les casinos ont le « regard hagard » (ce qui, en plus, est dissonant) et que les machines à sous sont des « monstres ». Vous voyez le genre.

Enfin, il y a de *Tomber du ciel*, par moments, comme des campagnes de prévention ou des bonnes intentions : il tient à sauver l'âme quand, plutôt, il la bêtifie sournoisement.